



*Rédaction, comité de lecture* : Hugues Perrin, Anaklyn,  
*Maintenance Site web* : LSH, illustrations nouvelles & poèmes (Anaklyn)  
*Art designer and graphics*: Hugues Perrin (vladheim)  
*Nouveau collaborateur* : Jean Félix Milan

La responsabilité morale et idéologique des textes publiés dans le fanzine n'engage que les auteurs. Tous droits de reproduction réservés aux auteurs.

Notre site : <http://www.litterature-fantastique.info>





Le pendule de l'horloge mécanique finit lentement sa course, en achevant son douzième voyage dans le temps...minuit vient d'être dépassé et déjà, la nuit engouffre sournoisement dans ses entrailles, une n<sup>ème</sup> journée de tristesse.

En 2009, au sein de la capitale tricolore et des foyers de provinces, les jours se ressemblent et s'enchaînent inlassablement, laissant flotter dans les airs un étrange sentiment d'amertume...tout semble en effet fonctionner au ralenti, la Chrysalide industrielle se noie alors dans une crise indomptable, entraînant dans sa dérive, les dernières puissances névralgiques d'un système désormais fragile. Le printemps des comédiens prend l'allure d'une pièce de théâtre bancale, ou chaque artiste quitte les planches en laissant derrière soi le dernier souffle de vie. Demain, le soleil ne pourra plus briller de la même façon, ...la chaleur des usines s'atténuera progressivement pour laisser place à une inquiétante farandole du paraître, mené de front par des chefs d'orchestre virtuel, l'obscurantisme boursier et la psychose sans nom, d'une génération désemparée.

A travers les reflets d'une lumière artificielle, je découvre au fil des pages, une saison de plus en plus sombre, une littérature lugubre et fantastique, qui se nourrit progressivement de l'imagination et des cauchemars de l'homme moderne. La récolte des histoires mystérieuses ne connaît effectivement par la crise, elle s'offre à nous pour nous faire voyager dans des dimensions insolites ; salvatrices ou destructives nous voici en tout cas parmi les étranges sirènes de reflets d'ombres...

Prenez donc le ticket d'entrée et pénétrez sans crainte dans son antre...Sir Vladheim sera votre guide spirituel à travers les pages de ce nouveau recueil.

Vous vous laisserez volontiers bercer par les symphonies fantastiques des consciences en panique, puis vous vous échouerez sur une île infinie, là ou personne n'est encore allé ...là ou le soleil ne se lève jamais,

Puis grâce à la faible lumière provenant d'un astre lunaire, vous vous apercevrez alors que votre ticket d'entrée désigne un voyage sans retour, un aller simple dans les abysses de reflets d'ombres...alors, bon voyages parmi les ombres.

Hugues Perrin





## Entre deux étages (Jean-Félix Milan)

Je refermai le dossier « Marcotto » en soupirant. Cela faisait bientôt une semaine que je travaillais dessus. Le dossier le plus important qu'on m'ait confié. Cela faisait un peu plus de huit ans que j'avais été embauché à la Capcam, une grande agence de publicité implantée à Ménime. « Marcotto » était une nouvelle marque de parfum qui devait arriver sur le marché français dès le mois de mars, mais je n'avais encore trouvé aucun slogan publicitaire satisfaisant.

La pendule au-dessus de mon bureau indiquait vingt heures quarante-cinq. Je remis le dossier « Marcotto » dans la grande armoire métallique, éteignis la lumière et sortis de mon bureau, mon attaché-case à la main. J'aurais dû quitter les locaux depuis plus d'un quart d'heure déjà. Même les femmes de ménage étaient déjà parties, laissant dans le couloir une odeur caractéristique d'alcool ménager. J'appelai l'ascenseur et appuyai sur le bouton « sous-sol ». Mais, alors que les portes se refermaient, un homme cria à l'autre bout du couloir : « Retenez l'ascenseur ! Retenez l'ascenseur, s'il vous plaît ! »

Je passai une main devant le capteur des portes qui se rouvrirent aussitôt. Un homme d'une trentaine d'années entra à l'intérieur, essoufflé.

« Merci beaucoup. » fit-il tandis que les portes se fermaient à nouveau.

Je dévisageais discrètement le jeune homme. J'avais beau fouiller ma mémoire, je ne me souvenais pas l'avoir vu dans le bâtiment auparavant. Il était beaucoup plus grand que moi. Plus gros aussi. Ses cheveux bruns lui retombaient sur les épaules et paraissaient sales.

« Vous êtes nouveau à la Capcam ? » demandai-je alors.

Mais l'homme ne répondit pas. Il regardait les numéros des étages défiler sur le cadran rouge, au-dessus des portes. 6... 5... 4...

Soudain, un choc. Je laissai tomber mon attaché-case afin de me retenir contre la paroi. Les papiers qu'il contenait s'éparpillèrent un peu partout. L'ascenseur venait de s'arrêter entre deux étages. À ma grande



surprise, l'inconnu était resté debout, au milieu de l'ascenseur, sans manifester le moindre déséquilibre au moment du choc. À croire qu'il n'avait pas senti la secousse. Mon premier réflexe fut d'appuyer à répétition sur les divers boutons de l'ascenseur. Mais ce fut sans effet. « Et merde ! » fis-je en tapant du poing contre les portes.

Puis j'appuyais sur le bouton rouge. Aussitôt, l'alarme de l'ascenseur retentit dans la Capcam.

« Ca sert à rien d'appeler, dit calmement celui qui partageait ma malchance. Il n'y a plus personne dans le bâtiment.

- Vous avez un téléphone portable ? demandai-je en ramassant mes papiers éparpillés sur le sol.

- Si c'était le cas, vous pensez bien que je l'aurais déjà utilisé.

- Et merdre ! » répétai-je, énervé.

Je m'adossais contre la paroi, face aux portes. Quelle poisse ! Heureusement, je n'étais pas seul, ce qui pourrait m'éviter un ennui mortel.

« Vous êtes nouveau à la Capcam ? demandai-je.

- Oui, répondit l'homme en passant une main dans ses cheveux gras. J'ai été embauché la semaine dernière. Je m'appelle Cédric Junet. Et vous ?

- Moi, c'est Dominique Ducreux. »

Le silence s'installa déjà entre nous. Je ne savais pas quoi lui dire et lui ne paraissait pas enclin à engager une conversation. Je cherchai longtemps une question que j'aurai pu lui poser, mais ce fut finalement lui qui parla le premier :

« C'est bien vous qui travaillez dans le petit bureau bleu du huitième étage ?

- Oui. Pourquoi ?

- Il y a le directeur, heu..., comment il s'appelle déjà ?

- Lionel Michaud.

- Voilà, c'est ça. Lionel Michaud m'a fait visiter la Capcam hier soir. Vous n'étiez pas à votre bureau à ce moment là mais je me souviens avoir vu une photo de vous sur votre mur. Vous posiez avec une jolie jeune femme rousse au bord d'un lac.

- Oui, c'est ma femme. J'espère que vous vous plairez ici : la Capcam est un lieu très convivial. L'ambiance est assez cool, plutôt familiale.

- Vous avez probablement raison, me dit-il. Mais je ne le saurai sûrement jamais.

- Pourquoi donc ? »

Cédric Junet ne répondit pas.

Je regardai ma montre : vingt-et-une heure trente. Cela faisait bientôt une heure que j'étais coincé dans l'ascenseur de la Capcam avec ce Cédric Junet. Ce dernier était resté debout, en face de moi, appuyé contre la paroi, sans prononcer le moindre mot. Il semblait perdu dans une réflexion intense. Je distinguais mal les traits de son visage, mais je percevais quelque chose d'étrange dans son regard. Ses yeux immobiles semblaient exprimer une haine insatiable. Je cru, l'espace d'un instant, que c'était moi qu'il observait ainsi, en silence, mais ses yeux semblaient ne pas me voir, comme s'il regardait quelque chose qui se trouvait derrière moi. Dans un sentiment de malaise, je tournai la tête. Il n'y avait rien d'autre derrière moi que la paroi métallique. Comme si mon mouvement de tête l'avait brusquement sorti de sa transe, Cédric s'avança au milieu de l'ascenseur. Son regard semblait toujours aussi vide et accusateur à la fois.

« Vous avez des enfants ? me demanda-t-il brusquement.

- J'ai un fils de quatorze ans. Il s'appelle Axel et il va rentrer au lycée l'année prochaine. Et vous ?

- Alors il est fils unique ?

- Oui. Ma femme n'a jamais voulu d'autres enfants.

- Et vous, vous auriez voulu en avoir d'autres ?

- Je ne sais pas, je n'y ai jamais vraiment réfléchi. »

Tandis qu'il parlait, un étrange rictus déformait ses lèvres, comme un sourire forcé. Le genre de sourire qu'adresse un enfant qui annonce à ses parents qu'il a brisé le miroir de la salle de bain. Ce sourire était peut-être dû à une timidité quelconque.

« Vous avez vu ! s'exclama-t-il soudainement.



- Quoi donc ? demandai-je inquiet.

- Il est éteint !

Il pointait du doigt le cadran rouge, au-dessus des portes de l'ascenseur, où défilait les numéros des étages.

« Quel sens de l'observation, ironisai-je.

- Mais vous ne comprenez pas ! hurla-t-il.

- Et qu'est-ce qu'il faudrait que je comprenne ?

- S'il n'y a rien d'inscrit sur ce cadran, ça veut tout simplement dire qu'on ne sait pas ce qu'il y a derrière ces portes... »

Il avait parlé d'une voix grave, presque sépulcrale. Une voix qui n'avait aucune énergie, aucune puissance. Il semblait ne pas prendre conscience des mots qui s'échappaient de sa bouche.

« Vous voulez parler ? fis-je.

- Je ne suis pas certain que nous parlions des mêmes portes. »

Cette fois, c'était une certitude : il était fou ! Ne désirant pas entrer dans une conversation dépourvue de sens et dans laquelle je me sentirais très vite mal à l'aise, je changeai aussitôt de sujet :

« Vous ne trouvez pas qu'il fait un peu froid ici ? »

C'était la première phrase qui m'était venue à l'esprit. Mais en y réfléchissant, il faisait vraiment froid. Je sentais un léger courant d'air provenant de nulle part.

« C'est normal, me répondit-il. Ça fait toujours cet effet quand il s'ouvre.

- De quoi parlez-vous ?

- Du passage. De quoi d'autre pourrais-je parler ? »

Je changeai à nouveau le sujet de notre conversation.

« Et vous, vous ne m'avez pas parlé de vous.

- Que voulez-vous que je vous dise ?

- Je ne sais pas moi. Avez-vous de la famille ?

- Je n'ai ni femme ni enfant. Je n'ai pas eu le temps d'en avoir.

- Vous êtes encore jeune.

- Ai-je vraiment l'air d'être jeune ? » me demanda-t-il sur un ton suppliant.

En l'observant bien, je constatai que le contour de ses yeux était creusé. Sa peau était livide et ses cheveux, plus gris que bruns, étaient clairsemés. Le plus étrange était que j'avais cru voir un jeune homme de trente ans entrer dans l'ascenseur. Et ses yeux... C'était ce qui m'intriguait le plus. Ils ne faisaient pas le moindre mouvement. Peut-être était-il aveugle ?

« Effectivement, si on vous regarde bien, répondis-je d'un ton hésitant, on voit bien que vous n'avez plus vingt ans...

- Et pourtant, me coupa-t-il, j'en ai vingt-deux. »

Je le sentis piqué au vif et regrettait ma dernière remarque. Pour éviter toute nouvelle gaffe, je gardai le silence.

Il faisait de plus en plus froid dans l'ascenseur et je dus remonter la fermeture à glissière de mon blouson en cuir.

« Je ne connais pas mes parents non plus, reprit l'homme, comme s'il répondait à une question que je n'avais jamais posée. Tout ce qu'il me reste d'eux, c'est le pendentif que je porte autour du cou. »

Il me le tendit. Je ne saurais expliquer pourquoi, mais le fait de tenir ce bijou dans mes mains provoquait en moi un sentiment étrange. C'était comme une impression de déjà vu, mais en plus fort. Comment dire...

J'étais persuadé de reconnaître ce pendentif. Il s'agissait d'un œil en émail. La pupille était représentée par une pierre bleue, probablement du béryl, de l'aigue-marine.

Soudain, mes jambes se dérochèrent et je m'écroulai de tout mon long sur le sol.

« Monsieur Ducreux ? appela Cédric en se précipitant vers moi. Monsieur Ducreux ! Est-ce que ça va ?

- Oui, oui, répondis-je. Je... Je ne sais pas ce qui m'est arrivé. C'est... bizarre...

- Ça vous arrive souvent ce genre de truc ? me demanda-t-il en m'aidant à m'asseoir.

- Non, c'est la première fois.

- Probablement une baisse de tension. »

Puis il posa sa main sur mon front. Une main froide et squelettique.



« Mais vous avez de la fièvre. »

Tout à coup, un flash. Des images défilèrent devant mes yeux. C'était comme si je regardais la bande d'annonce d'un film au cinéma.

*La première scène représente un homme qui tenait un enfant par la main. Ils sont devant une église et se dirigeaient vers une vieille maison en ruine. Une maison abandonnée.*

*Deuxième image : l'homme demande à l'enfant de l'attendre sagement devant la porte de la vieille maison.*

*« Reste là jusqu'à mon retour. Je te promets de revenir très vite. » « Où tu vas ? » demande l'enfant. Mais l'homme est déjà parti. Cet homme qui lui tourne le dos, je le reconnais : c'est moi, Dominique Ducreux.*

*Troisième image : le petit garçon est seul, devant la vieille maison. Il vient de comprendre que son père l'avait oublié ici. Oublié ? Non, il l'a abandonné.*

Les images cessèrent de se bousculer dans ma tête.

« Qu'est-ce que vous avez ? demanda Cédric.

- J'ai vu des choses, répondis-je. Des choses horribles.

- Racontez-moi.

- Je me suis vu en train de tenir la main d'un petit garçon. Un petit garçon que j'ai lâchement abandonné devant la porte d'une maison inhabitée.

- Et c'est quoi exactement ces images ? Des souvenirs ?

- Non, bien sûr que non. Je n'ai eu qu'un seul enfant, je vous l'ai dit. Et il est chez moi, en ce moment même, avec ma femme. »

Cédric Junet se releva brusquement, les traits de son visage s'étaient durcis. C'est alors que je vis ses mains. Je n'avais pas remarqué à quel point elles étaient décharnées. Cédric ne ressemblait plus du tout au jeune homme qui était entré dans l'ascenseur quelques heures plus tôt. C'était devenu un monstre. Un homme en état de putréfaction. Un homme ?

« Alors c'est donc ça, dit-il plus pour lui-même que pour moi. Tu ne te souviens de rien.

- De quoi parlez-vous ? fis-je, terrifié

- Tu as tout oublié ! Mais comment est-ce possible ?! »

Fou ! Ce monstre, cette chose, ... Il était fou !

« Je comprends maintenant, continua-t-il. Tu t'es forcé à tout oublier !

- Mais qui êtes-vous ? criai-je. Que me voulez-vous ?

- Comment ça Dominique ? Tu ne me reconnais pas ? »

Puis sa voix devint plus aiguë et éraillée :

« Mais c'est moi voyons ! Avant de m'appeler Cédric Junet, je m'appelai Michel Ducreux ! »

Michel Ducreux. Michel Ducreux. Ce nom résonnait dans ma tête. Je n'entendais plus rien que ce nom qui fusait contre les parois de mon esprit. Michel Ducreux. Non, ça ne peut pas être lui ! Michel Ducreux...

« Alors Dominique, tu te souviens de moi maintenant ?

- Ce n'est pas possible !

- Peut-être faut-il que je te rafraîchisse la mémoire ! Il y a vingt-deux ans, tu as eu un fils avec ta maîtresse : Julie Minaret. Elle menaçait de révéler votre liaison à ta femme si tu refusais de reconnaître son enfant, si tu refusais d'assumer tes responsabilités en tant que père. Elle avait prévu d'aller voir ta femme avec son gamin pour prouver ses dires !

- Non ! hurlai-je en me bouchant les oreilles. Non, c'est pas vrai !

- Alors tu as pris l'enfant et tu l'as conduit jusqu'à une vieille bicoque abandonnée, à une cinquantaine de kilomètres de chez toi. Tu lui as dit de t'attendre devant cette maison...

- C'est pas vrai ! C'est pas vrai !

- Et j'ai attendu ! hurla Cédric. J'ai attendu pendant des heures ! Mais tu n'es jamais revenu ! Père assassin ! Jamais tu n'es revenu et je suis mort dans le froid de cette nuit d'hiver pendant que tu roucoulais tranquillement avec ta femme ! »

Les pupilles dilatées de Cédric étaient devenues jaunâtres. Je refusais de le croire. Mais déjà, des souvenirs me revenaient, petit à petit. Cédric avait raison. Ainsi il était mon fils.

« Ton fils ? fit-il en ricanant, comme s'il avait lu mes pensées. Tu ne m'as jamais considéré ainsi. Je suis mort, rappelle-toi. Et si je suis revenu, c'est pour que tu puisses te racheter.



- De quoi veux-tu parler ?
- Je peux revivre grâce à toi.
- Je suis prêt à t'aider. »

J'étais sincère, et ce n'était pas la peur qui me faisait dire cela.

« Comme tu le vois, je me décompose petit à petit. J'ai jusqu'à ce que mon corps soit entièrement dévoré par la mort pour te convaincre de m'aider. Après quoi, je m'en irai définitivement au royaume des Morts.

- Mais qu'est-ce que je peux faire ?
- Échange ta vie contre la mienne.
- Quoi ?! Jamais !
- Pas même pour ton fils ?
- Tu l'as dit toi-même : je ne t'ai jamais considéré comme mon fils !

- Je savais bien que tu n'accepterais pas un tel échange aussi facilement. Alors je te laisse le choix : ou tu acceptes ce que je viens de te proposer, ou l'ascenseur s'écrasera en même temps que je disparaîtrai. Plus que quelques minutes.

- Mais... Que... Comment... balbutiai-je.
- Quoi qu'il arrive, tu meurs. Alors autant que ce soit au profit de quelqu'un. Le passage est ouvert.
- Le passage ?

- Celui qui permet de passer dans l'autre monde. Ce monde auquel les vivants n'ont pas accès. C'est ce qui explique le froid qui règne ici : lorsque les portes s'ouvrent, la température avoisine les deux ou trois degrés. »

Du sang coulait sur le visage de Cédric. Dans quelques minutes, il serait trop tard. Il allait mourir pour la deuxième fois. Et j'allais mourir avec lui.

Tout à coup, les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et... devant moi se trouvait une espèce de tourbillon bleu azur, un peu comme les trous noirs de l'espace. C'était le passage.

« C'est pas juste ! hurlai-je. Je suis obligé de mourir quoi qu'il arrive !

- Et ma mort, est-ce que tu crois qu'elle était juste ? Et puis, penses-tu que tu arriveras à vivre avec le souvenir de ton fils, mort par ta faute ? »

Le passage brassait l'air et le rendait glacial.

André Legrand arriva dans la Capcam vers six heures du matin. On l'avait averti une demi-heure plus tôt qu'un homme était coincé dans l'ascenseur de cette grande agence de publicité. Lorsqu'il réussit à débloquer les portes, un jeune homme d'une vingtaine d'années en sortit.

« Bonjour, fit André Legrand. Vous allez bien ?

- Très bien, ne vous inquiétez pas.
- Comment vous appelez-vous, monsieur ?
- Cédric Junet. » répondit le jeune homme avec un grand sourire.





## LOLA (Emilie Moulin « Kali »)

*« Lola, petite idiote, tu crois que c'est ça la vie ? Je te vois, seule sur ta balançoire, dans ce jardin que tu crois éternel. Il n'y a personne à part toi, et tu sembles ne pas t'en soucier. Le manque de compagnie ne te dérange pas, elle ne pourrait rien t'apporter que tu n'es déjà. Mais pour toi tu n'es pas seule, tu n'es jamais seule dans ton cœur, et les fleurs et le vent semblent ne jamais devoir te quitter. Je te vois si heureuse et innocente, et je peine à comprendre l'incroyable naïveté dont tu fais preuve. Tes cheveux volent derrière toi quand tu montes vers les cieux, et les seules larmes que tu connais sont celles du bonheur. La douce odeur des fleurs enivre tes sens, tout comme ton bien être semble enivrer la terre. Lorsque ton rire s'épanouit, la nature qui t'entoure semble vibrer de bonheur, et rivalise de beauté et de senteur pour ton seul plaisir. Rien ne paraît pouvoir te briser. Pour toi il n'y a pas de vide après la falaise, non, pas de vide où te perdre, rien que le monde qui s'étend à l'infini par delà les nuages cotonneux. Je te vois rire, si mignonne dans ta robe de coton, calme et insouciant. Mais la falaise existe, et le vide aussi ».*

*-Dis tu vois cette fille, sur le bas-côté ?*

*-Celle avec le jean troué et le sac à dos ?*

*-Ouais, encore une petite paumée !*

*-Tu m'étonnes, c'est moi...*

*Mercredi je sais plus combien, il faisait froid, et je suis partie, sans vraiment de but. Sur le bas-côté, j'attendais encore. Encore qu'une autre personne prenne pitié de moi, avec mes vêtements trop légers pour la saison. Il ne serait pas le premier, car depuis plusieurs heures, quelques jours en vérité, je continuais ce chemin. Parfois à pied, parfois en stop, quand j'étais trop fatiguée ou trop gelée pour continuer. Mais ce n'était qu'une succession de voix, de visages, qui finissent par se confondre avec le temps. Et je n'étais qu'un nom différent pour chacun d'eux. Pour l'instant je marchais, et je pensais à Lola. Saleté de petite Lola, avec ses illusions. Ton jardin n'existe pas Lola, il fait froid, et l'air empesté, car le goudron a recouvert tes si jolies fleurs. Je marchais, sans trop savoir où j'allais, en oubliant d'où je venais. Savez vous ce que c'est que de ne plus reconnaître jusqu'à sa propre existence ? D'avoir l'horrible sensation de sombrer, de ne plus être maître de sa vie, et que quoi qu'il arrive, ce qui attend au bout du chemin ne peut être que pire ? De ne jamais rien ressentir d'autre que ce vide immense et terrible qui vous emplit l'âme et le cœur, et semble vouloir vous engloutir et ne laisser que la peine, comme une douleur lancinante, sans fin ? Moi oui. Enfin, la personne est arrivée, c'était déjà ça.*

*J'approchai de la voiture, en traînant mes baskets dans le sol vaseux. Il m'avait déjà ouvert la portière et m'accueillait avec un sourire.*

*« Salut, pas trop gelée ? » me demanda t'il aussitôt.*

*« Non ça va, merci » lui répondis-je*



*Je n'avais pas vraiment envie de parler, et puis comment vouloir raconter sa vie çà un inconnu ? Comme beaucoup de personne qui prennent des auto-stoppeurs, il me posa quelques questions classiques que j'expédiais rapidement, et comme je ne savais pas où aller, il décida de me déposer dans la ville où il se rendait. Je regardais le paysage, et du coin e l'œil, lui me regardait.*

*« Tu n'a cas dormir un peu, tu as vraiment l'air fatiguée » me dit-il sur le ton de la confidence.*

*Il s'arrêta un peu plus loin pour me permettre de m'allonger à l'arrière, ce que je fis. Le ciel s'assombrissait et, la tête posée sur mon sac à dos, je remerciais intérieurement cet inconnu qui m'offrait un peu de confort.*

*Rare sont ces gens qui donnent sans contrepartie ou préjugé. Il se retourna encore une fois pour me resservir son sourire bienveillant, et je l'entendis me murmurer avant que je sombre :*

*« T'en fait pas petite, tout peut s'arranger »*

*C'est ça, demain rien n'ira mieux, mais tu as le droit d'y croire.*

*Plusieurs heures avaient dû s'écouler, car à mon réveil, le soleil était déjà bien haut.*

*« Hello miss, tu veux un croissant ? »*

*J'ouvris difficilement les yeux et concentra mon esprit sur l'homme qui me regardait du siège avant. Oui, c'est ça, Daniel, bienfaiteur en Renault bleu, qui apparemment avait même décidé de m'offrir le petit déjeuner. Je me rendis compte que j'étais affamée, et pendant que je mangeais, il en profita pour me donner une adresse griffonnée sur un bout de papier, ainsi que quelques billets.*

*« Tien miss, c'est l'adresse d'un centre d'hébergement, c'est pas le grand luxe, mais c'est toujours mieux que les ponds ».*

*J'avais laissée Daniel, la matinée s'était envolée, et je regardais une fois encore la petite écriture noire. J'étais passée devant le centre tout à l'heure, mais je ne m'y étais pas arrêtée. Je ne sais pas ce que j'attendais, mais je ne pouvais pas me décider. Je parti donc me promener, je visitais la ville, en attendant le moment où je ne pourrais plus reculer. Et j'y étais, encore une fois. D'un élan, je traversais la rue et entrais. J'avais déjà vécu dans un de ces centres. Ils se ressemblent tous. Je me dirigeais vers le bureau, sous le regard des occupants présents avides d'observer le nouvel arrivant. Pas tellement plus jeunes ou plus vieux que moi. C'est peut être les seuls souvenirs qui me reviennent de cette partie de ma vie, très peu en vérité, et les mois qui suivirent n'en furent pas plus riches. Les jours et les semaines se succédaient, sans rien d'autre que l'ennui, mais j'avait la chance de ne pas dormir sous la pluie. Et je me souviens de lui. Je me souviens d'Alex.*

*Ce matin où il était arrivé, quelques mois seulement après moi, et d'une manière tellement semblable. Il était le premier que j'ai jamais aimée je crois. Et peut-être bien le seul. Je ne me souviens plus comment nous avions réussis à nous connaître, mais j'étais là, assise dans sa chambre avec lui, et il m'avait parlé comme jamais personne avant lui ne l'avait fait. Il était le premier à m'aimer, et lorsqu'il m'a trahi, j'aurais voulu le tuer. Après notre nuit, il m'avait tout simplement ignoré. J'avais si mal, et lorsqu'il m'a regardé, si*



*froidement, je lui ai lancé l'assiette. Sans le viser, sans me rendre compte. Je l'aimais, mais je lui ai ouvert le crâne. Il est parti à l'hôpital, et je ne l'ai jamais revu. C'est comme un trou dans ma tête. J'avais moi-même dû partir peu après. Je n'aurais de toute façon pas pu rester. Il était le premier que j'ai jamais aimé, et malgré tout ça, malgré moi, je crois l'aimer encore.*

*« Lola, foutue petite idiote, je déteste ton sourire si parfait, quand tu crois que rien n'est mauvais. Ton paradis n'est qu'illusion, la vérité est tout autre. Ton sourire béat me rappelle si douloureusement la réalité du monde, que tu sembles si encline à ignorer. Je voudrais te secouer pour te forcer à ouvrir les yeux. Lola ! Laisse cette balançoire et ce jardin désert ! Va voir le vide sur la falaise, et regarde au fond ! Fais donc face à ce que tu sembles tellement vouloir oublier. Lola, pourquoi te balance-tu si candidement, et que le vent dans tes cheveux suffit à t'émerveiller, lorsque le monde sous mes pas semble s'écrouler ? Aide moi Lola, je ne peux pas te montrer ce que je vois, regarde donc par toi-même ce qui ne vas pas. Lola je t'en prie réveille toi. Tu sembles si comblée. Tu ne sais donc pas ? ».*

*Je n'ai jamais oublié. Penser fait mal, mais lorsqu'on est seule, on ne peut rien contre. Et j'étais si seule. Une fois encore j'étais partie, sans but et sans attache. Le même scénario se répétait, le goudron, la marche, la pluie, le stop. Je ne pouvais plus sombrer, j'étais déjà au fond, mais le fond n'est pas la fin, je devais donc continuer à marcher. J'y étais arrivée à pied cette fois-ci. Nouveau lieu, nouvelle vie, pour fuir le passé, comme toujours. Mais le passé restait là, encore si puissant. Je ne devais pas me laisser aller. Je me barricadais en moi, pour ne plus permettre que l'on atteigne mon cœur. Il lui fallait le temps de cicatriser, et la haine qui le rongait n'améliorait pas les choses. Il faisait légèrement plus chaud, et pour l'instant je ne pouvais me résoudre à intégrer un autre centre. Je n'en avais pas la force. Ils se ressemblent tous. Je préférerais donc dormir dehors.*

*Cette petite ruelle isolée et la carcasse de voiture dans laquelle je m'étais installée me convenaient mieux que ma précédente petite chambre poussiéreuse. J'étais là, je regardais les gens marcher dans la grand' rue, chacun menant sa vie, bien décidé à ne rien laisser venir entacher leur petit monde. Je les regardais de loin, scrutant l'humanité plus que je ne voulais m'y intégrer. Le temps semblait s'être arrêté. J'étais là, dans la misère, et malgré le regard des gens, je me sentais mieux que ce qu'ils semblaient penser. Il me paraissait avoir fini par me détacher de toute chose, et peu importe qu'il y eu ou non un lendemain, les choses étaient ainsi, et c'était bien comme ça. Je restais allongée à fixer le toit rouillé sans le voir vraiment, perdue dans mes pensées de longues heures durant. J'avais voulu réussir à me convaincre que la vie est une chose merveilleuse, et que l'amour est précieux, mais j'avais été trahie par ce en quoi je croyais. Et il ne me restait plus en mémoire que l'impression d'une horrible farce, et au fond de la gorge le goût âcre de la rancœur. Mais finalement, je m'en foutais. J'étais arrivée au stade où plus rien ne semblait me toucher. Encore une fois les jours se succédaient sans que je prenne la peine de les dénombrer, puis semblèrent s'étirer en mois, puis*



*en année. Puis un jour, comme pourtant tant d'autre avant celui-ci, je m'étais levée et j'avais quitté la carcasse.*

*Je n'avais pas choisi où j'irais. J'avais laissé mes pas me guider. Et elle se dressait là, devant moi, la petite baraque avec ses briques grises. Un foyer pour jeune. Là où les gens te regarde moins et te parle presque, mais les repas sont chaud.*

*Encore quelques mois s'étaient écoulés. J'évitais les gens pour ne pas créer de lien. J'avais besoin de solitude, et la vie m'avait laissée un goût amer. Beaucoup de personnes croisaient mon chemin sans que je leurs laisse l'occasion de s'arrêter. Enfermée dans ma bulle de silence, je restais hors d'atteinte. Alors je travaillais. Je me noyais dans le travail, quel qu'il soit. Jamais la solitude ne m'avait parue aussi sublime que lorsque, ainsi occupée, toute pensée s'effaçait et me laissais dans un vide parfait, sans personne pour le troubler. A part Lola. Je la détestais et l'aimais à la fois. Mais était-elle encore là ? Il arrivait que même elle ne me revienne pas, il ne restait alors plus que moi, et c'était bien comme ça. J'étais seule, mais souvent jamais assez. Il y avait toujours la proximité de ces gens. Mais le temps passait, et l'amertume s'amenuisait, et lorsque le vide m'avait enveloppé, lorsque ma tête était enfin libérée, alors il m'arrivait de parler. Pour tout le monde, je n'étais personne, rien qu'un fantôme avec un phénix tatoué sur le poignet. Rien de plus, rien de moins, et encore une fois, c'était bien comme ça.*

*Pour échapper au confinement du foyer, je sortais souvent me balader dans la ville. Et les gens que je croisais ne faisaient pas attention à moi. Je n'étais qu'un visage le temps d'un regard, et il ne s'attardaient plus à me prendre en pitié. A la différence de mon ancien « logement », personne ne venait plus me demander sans arrêt si j'avais besoin d'aide. Je n'ai jamais compris les gens qui n'arrivent pas à concevoir que l'on puisse être bien sans rien posséder d'autre que ses pensées. J'étais de plus en plus souvent dehors, car même si j'aidais au foyer, je n'en pouvais plus d'arpenter quotidiennement les mêmes pièces. Le lieu lui-même m'oppressait. C'est en parti pourquoi je pris un emploi. Ce n'était pas le bout du monde, mais il me permettait de sortir de cet endroit, et la fatigue du travail m'aidait à distancer le passé. Et encore une fois je suis partie, mais pas très loin cette fois-ci. Je travaillais, et ce que je gagnais m'avais permis de louer un studio. Un lit, un chevalet près de la fenêtre, de quoi vivre. Pour la première fois, un endroit à moi. Et souvent, allongée sur mon lit, comme avant dans la carcasse de la ruelle, je regardais le plafond et laissais mon esprit vagabonder.*

*« Lola, petite idiote qui croit tout parfait, le vide sous la falaise n'est autre que la vie. C'est le gouffre, c'est la chute. Le fond est plein de ronce, et je m'y suis écrasée. A travers un brouillard d'épines, je regarde les nuages qui s'accumulent, et j'ignore si c'est la pluie ou des larmes qui coulent sur mon visage. J'ai si mal, et je voudrais tant pouvoir te crier ma douleur. Mais d'où je suis personne ne peut me venir en aide. Regarde donc Lola, c'est cela la vie. Mais toi tu te balances toujours plus haut, ta robe vole autour de tes petites jambes, et quelques brins d'herbe sont collés à tes pieds nus. Ton rire éclate comme tant de petites bulles de*



*joie, et le soleil brille pour rivaliser de bonheur avec toi. Lola, le vide est là. Oui, mais pour toi l'herbe est verte sur la colline, et la vue est magnifique ».*

*J'étais mieux, je menais ma vie sans avoir de compte à rendre. Le foyer ne me manquait pas, d'ailleurs, pourquoi aurait-ce été le cas ? Je ne vivais pas dans le grand luxe, mais j'avais mon espace. Et je pouvais me déplacer sans avoir à supporter qui que ce soit. J'étais bien, j'étais seule, et la solitude ne me pesait pas. Il me semblait que je n'étais que spectatrice de ma vie. Même mon vécu me revenait comme des souvenirs brumeux, comme un film que l'on ne connaît pas assez bien pour pouvoir retenir tous les détails. Mais je pensais toujours énormément. Lorsque je ne travaillais pas, je laissais mon esprit à ses réflexions. Je pensais aux autres, à moi. Pourquoi avais-je du surmonter tant d'épreuve alors que d'autre n'aurait jamais de plus gros soucis dans leur vie qu'une rage de dent ou de ne pas pouvoir prendre leur décapotable parce qu'il pleut. A un âge où les jeunes filles s'inquiète de la couleur de leur premier maquillage, j'avais déjà vu tant de chose. J'avais vu la haine, j'avais vu la peur. J'avais vu la tristesse et un océan de rancœur. J'avais vu mon paradis s'écrouler trop tôt, et aperçu le monde, sinistre à travers mes yeux désabusés. Mais je n'avais rien demandé. Si seulement on avait pu m'oublier.*

*Toutes ces choses par quoi j'étais passée, sans raison apparente. Pour quoi ? Pour qui ? Qu'avais je donc fait ? Était-ce parce que je n'étais pas croyante ? Le destin me punissait-il pour une faute que je n'avais même pas souvenir d'avoir commis ? Tant de pourquoi et si peu de réponse. Et moi, au milieu de tout cela, j'étais perdu. Des heures durant, allongée sur mon lit, j'essayais désespérément de comprendre la signification de tout cela. Mais plus j'essayais de trouver un sens à la vie, plus elle me paraissait incohérente. Alors j'attendais, laissant ces pensées m'envahir, tentant de ne plus réfléchir, jusqu'à ce que le sommeil m'emporte, tout en souhaitant qu'un jour elles se taisent à jamais. J'aurais voulu me tourner vers un dieu auquel j'aurais cru, mais si il avait réellement existé, il s'était de toute façon depuis bien longtemps étouffé avec ses propres absurdités. Il aurait été tellement rassurant de pouvoir se reposer sur quelqu'un. Pour ma part, il me semblait insensé que ce dieu puisse exister. Comment quelqu'un, aussi divin soit-il, pourrait permettre l'accomplissement de toutes les horreurs que recélait le monde, ou encore le saccage systématique pour bien souvent la seule glorification de son nom ? Un tyran sanguinaire nombriliste et égoïste avec un ego démesuré créateur de toute vie, l'idée même me paraissait monstrueuse.*

*Mais Lola aurait dit que Dieu est la nature, et qu'elle vaut la peine qu'on se batte pour elle. Elle me dirait que la vie à ses bons cotés, quelque soit les épreuves que l'on ait à surmonter. Lola verrait le bien là ou je ne vois que le mal. Elle affirmerait que les gens ne sont pas tous cruel, qu'il connaissent aussi l'amour et la compassion. Peut-être faudrait-il plus de Lola... C'est vrai qu'il y a de belle chose dans l'humanité, l'art, le sourire d'un enfant. Petite Lola, si proche et si loin à la fois. Lola souffle, et le vent chasse les nuages qui menacent son espace. Lola pleure, et ses larmes font revivre la terre. Lola rie, et les oiseaux chantent avec elle. Elle est là, et elle sait. Le monde n'est jamais aussi cruel qu'il n'y parait. Douce Lola, je déteste ta façon*



*si simple d'avoir raison. Le goudron a recouvert tes fleurs, mais elles ne cesseront jamais de vivre tant que tu croiras en elles. Il y a tant de magie dans ton jardin extraordinaire, et c'est peut-être là qu'est la vraie religion.*

*« Lola, merveilleuse petite idiote, je te vois couchée parmi les fleurs et l'herbe qui te caresse le visage, dans ton jardin extraordinaire, et mon cœur se brise. De là haut, les nuages qui te surmontent sont blancs et doux. Leur brise te frôle tendrement, et semble donner vie aux immenses arbres qui t'entourent. Les miens sont gris et orageux, et ne font que détruire. Ils pleurent sur mon sort et grondent de colère. Je ne peux que pleurer avec eux. Du fond de mon trou, je vois ton minuscule visage, si loin, trop loin. Je reste là à t'observer, et mon corps ne m'a jamais semblé si froid. Lola, stupide petite beauté, ton bonheur m'échappe, et c'est pourquoi je te déteste tant. Lola, tu rie, et moi je gît dans les ronces ».*

*Tout comme ma peine, mes réflexions n'avaient jamais vraiment abouties. Elles s'étaient juste atténuées avec le temps, jusqu'à ce qu'elles ne soient plus que des interrogations passagères. J'avais changé, je crois. J'étais retournée dans la ruelle, près de la carcasse. Elle avait été enlevée. C'était peut-être mieux ainsi. J'avais changé de travail, je bossais maintenant chez un antiquaire. J'avais choisi ce boulot car l'ironie de la situation m'avait fait sourire : je délaissais mes souvenirs en m'appliquant à vendre ceux des autres. Mais j'adorais aussi passer mes journées au milieu de tous les objets plus ou moins anciens entassés dans le petit local. Je sentais le besoin d'effectuer ce changement, comme un nouveau départ, une scission avec mon passé, une façon d'échapper à tous ce que j'avais vécu jusque là. Pourtant, je ne quittais pas mon studio. Au lieu de déménager, je tachais d'améliorer. Je m'y étais finalement attaché, à cet endroit miteux. Après tout, c'était peut-être ce que j'avais toujours recherché. Le chevalet était encore près de la fenêtre et, comble de l'ironie, à exposer dessus j'avais trouvé une représentation de « la mémoire » de Magritte. Ce que j'avais traversé n'était peut-être pas une expérience si mauvaise après tout. Elle avait fait de moi ce que j'étais devenue. Il me semblait avoir plus appris depuis mon départ que lors de mes seize premières années. Le vide m'avait permis de me connaître moi-même, et d'apprendre sur la vie en me détachant d'elle. Après tout, c'est en ce comprenant que l'on est à même de comprendre le monde. J'avais finalement cédé le passage à quelqu'un sur le chemin de ma vie. Je m'étais lié d'amitié avec ma voisine de palier, un jour où, sur une corde à linge, elle avait décidé de faire sécher des photos qu'elle avait par inadvertance mouillées. Elle avait tendue sa corde de la poignée de sa porte à la rambarde de l'escalier, et le concierge piquait sa crise. En souriant, j'avais regardé ses clichés, et sans trop savoir comment, nous étions encore deux heures plus tard assises sur les marches à discuter. Et c'était bon d'avoir quelqu'un à qui parler, même de futilités. D'entendre le son de sa voix, et ce rire dont j'avais tellement peu l'habitude, et une autre voix qui répond, qui comprend, qui apprécie. Je n'avais besoin de rien d'autre, en fait. Tout était comme je n'aurais jamais espéré, jusqu'au bonsaï posé dans la lumière du salon, ou le chaton roulé en boule dans le fauteuil. Je n'avais*



*pas besoin d'un palace, je n'avais pas besoin d'être chef d'entreprise, ni la nécessité d'une foule de gens à mes coté. J'avais ce qu'il fallait, et c'était vraiment bien ainsi.*

*Le temps avait passé, cela faisait environ trois ans que j'étais partie ce mercredi, avec un peu de nourriture, un peu d'argent, un pull et un carnet à dessin. La nourriture et l'argent étaient partis, j'avais perdu le pull et je tenais le carnet à dessin entre mes mains. Je l'avais pris, mon totem, seul survivant de ma croisade, la seule chose que j'ai jamais chérie, jusque là. Je n'ai jamais pu oublier la sensation que procure le crayon sur le papier, cette impression de liberté. Je n'ai pas réfléchi, ce n'était pas nécessaire. J'ai dessiné le Jardin Extraordinaire.*

*« Innocente Lola, toute petite, debout au bout de la falaise, moitié ici, moitié ailleurs. On est jamais vraiment seul. Quoi qu'il arrive, on est toujours avec soi-même. Lola, le vide peut être bon, et tu le savais. Il m'a fallu tomber de la falaise pour le comprendre. Depuis ta balançoire de bois, tes yeux brillants où se reflète l'univers, lorsque tu te laissais aller dans le vent, tu savais. C'est lorsque l'on a connu le vide que l'on est capable d'apprécier pleinement chaque détail. Je suis remonté Lola, après tant d'effort, après tant de chute, j'ai réussi à escalader la falaise. J'y suis parvenue ainsi, en escaladant lentement, en m'accrochant aux brindilles qui me séparaient de toi. J'ai touché l'herbe, j'ai senti les fleurs et le vent, et j'ai enfin compris ton bonheur. Je te vois au loin, mais tu m'es désormais accessible. Je te hais, mais je t'aime de tout mon cœur. J'arrive Lola, j'arrive ».*

*Seule, allongée sur mon lit dans une simple robe de coton, je pense. Je rie, je crois. Oui, je suis heureuse. Je regarde les ombres mouvantes jouer au plafond, et je me souviens. De tout. Sans le vouloir, j'ai gravé chaque instant dans ma chair. Il m'aura fallu du temps, mais j'ai fini par comprendre la vie. Elle n'est rien d'autre que ce que l'on décide d'en faire, après tout. Je souris encore, et j'imagine ce petit bout qu'est Lola danser et applaudir parce que je suis enfin là, un peu sale, un peu égratignée, mais là quand même. Les étoiles brillent et illuminent les murs, à travers la fenêtre ouverte. Il fait chaud ce soir. Je me suis levée et soudain, je l'ai vue. Le fantôme d'un passé depuis trop longtemps oublié. Elle était là, si simple dans sa petite robe blanche avec ses boucles de jais cascading sur ses épaules, et ses yeux brillants. Je voyais son visage qui me souriait, de ce sourire si parfait que je n'ai jamais pu oublier, à travers le verre poli illuminé par les étoiles. J'ai regardé Lola, et c'était moi.*



# Trop de livres (Cecile Goguely)

*Décembre 1914*

Baptiste avait neuf ans, comme ses camarades, et comme eux le menton au niveau de la table : c'est à peine s'il pouvait lire les lignes qu'on lui faisait copier sur son cahier. Cela faisait un mois qu'il n'était pas retourné à l'école et on aurait dit qu'elle avait grandi pendant l'hiver. Peut-être se retrouveraient-ils prochainement dans un endroit encore plus vaste et vide avec des marches de bois dix fois plus hautes et un tableau beaucoup trop reculé pour y distinguer les leçons. On lui avait bien expliqué que cette mesure était exceptionnelle, qu'ils regagneraient les bancs de leur école élémentaire dès que celle-ci ne serait plus réquisitionnée pour abriter les blessés du front. Les événements exceptionnels s'enchaînaient cependant si vite depuis un an que Baptiste s'attendait encore à des décisions excitantes, à des bouleversements inopinés qui seraient pour lui l'occasion de nouvelles découvertes. Il y avait eu l'école buissonnière, le désintéret subi des parents pour ses résultats scolaires. Ils avaient, pendant quelques semaines, manigancé pour préserver leur aîné de la guerre. Contre son gré, Ernest était resté à la maison, regardant partir les conscrits. Baptiste s'était alors bien amusé, jouant aux billes avec ses copains dans la rue, profitant également de la confusion générale et de la fermeture provisoire de sa classe pour observer les charrettes de blessés qui entraient dans la cour des garçons. Les garnements s'étaient félicités en chœur de n'être pas des filles, obligées de confectionner des gants et des chaussettes de laine pour les poilus encore au front. Ils n'avaient appréhendé les conséquences de la guerre que lorsque le frère de Vernon y avait perdu un bras. Baptiste et ses copains s'étaient lassés des gueules cassées, mais ils avaient continué de sillonner leurs joyeux chemins buissonniers, parcourant plusieurs kilomètres par jour, moitié courant, moitié se cachant, pour le besoin de jeux improvisés. C'était donc un groupe de camarades plus entraîné aux activités en plein air qu'à l'art de la conjugaison qui avait retrouvé ce matin le maître d'école. Demain, on apporterait des coussins, avait dit ce dernier. Les autorités n'avaient pas prévu, en ouvrant les portes de l'université aux écoliers, que les bancs ne seraient pas à leur taille. La voix de l'instituteur résonnait dans l'amphithéâtre. Il faisait froid, quelques élèves avaient gardé leurs gants pour écrire à la plume dans une position déjà inconfortable. Les taches sur les cahiers étaient bien plus nombreuses que d'habitude, mais le maître ne semblait pas pressé de vérifier les travaux des élèves. Il avait beau conserver une autorité de principe, les enfants ne s'y trompaient pas. Lui aussi prenait toute la mesure de la situation exceptionnelle et Baptiste constatait avec soulagement que la trêve dramatique qui laissait aux enfants une liberté inespérée n'était pas encore terminée. C'est avec désinvolture qu'il voulut faire rouler une de ses billes jusqu'à Vernon, deux rangées au-dessous de lui, afin de lui rendre un bien qu'il lui avait dérobé pendant leurs





vacances prolongées. La bille, en sautant d'une marche à l'autre, s'était perdue au centre de l'amphithéâtre, probablement sous le bureau qu'occupait le maître d'école. Elle avait, en dégringolant, produit un son tantôt cristallin, tantôt mat et grave, selon les surfaces de métal ou de bois qu'elle avait heurtées. Ces notes disparates avaient résonné dans un silence étonné : celui des élèves qui avaient alors cessé de copier, et celui de l'instituteur fixant Baptiste et son insouciance avec tristesse, laissant paraître son regret de ne pouvoir partager cette innocence. L'enfant avait compris. La guerre. Il ne se vanterait plus, désormais, que d'avoir usé à neuf ans ses fonds de culotte sur les bancs de l'université, riant de sa précocité accidentelle, décrivant la vision cocasse de ces mêmes qui atteignaient à peine les tables sur lesquelles ils devaient écrire.

L'armistice sonnerait la fin d'une scolarité en pointillés, et quelques jours plus tard, la mort d'Ernest, victime de la grippe espagnole, renforcerait définitivement la sévérité parentale. Baptiste vécut cet événement avec moins de chagrin que de crainte pour son propre avenir. Le regret d'avoir mal connu ce frère viendrait plus tard. Pour l'heure, il ne pouvait plus s'échapper. Il lui fallait réussir les longues études entreprises par son aîné, retourner à la faculté, caler, dès 1925, ses longues jambes sous des bureaux désormais trop étroits. Baptiste n'aimait pas les études et comment il réussit à supporter le diktat familial serait trop long à décrire en détails. C'est lui qui entraîna Vernon dans des bars sombres que fréquentaient quelques privilégiés. C'est lui qui l'initia aux plaisirs de la drogue et de l'alcool, qui lui apprit à déguiser l'ivresse sous des traits fatigués par l'étude tardive des auteurs grecs, la découverte de nouveaux textes. Il ne leur était pas difficile de mentir aux professeurs. Les êtres qui peuplaient leurs nuits ne manquaient en effet ni de finesse ni de culture. Ils racontaient parfois, entre deux bouffées d'opium, des histoires datant de la guerre de Prusse ou de la révolution française. Les étudiants les retrouvaient dans de grands appartements décorés avec soin, dans un style Art Nouveau qui faisait la part belle à la forêt. Les grands pans de bois sombre, formant des armoires, des tables et même des pianos, s'ornaient de verreries couleur de marécage et de lampes peu lumineuses, qui figuraient souvent des champignons. L'ensemble dégageait une odeur mélancolique, boisée, propice aux confidences, qui libérait les plus jeunes de leurs interdits. Les deux amis, qui se plaisaient parmi ces excentriques, mirent du temps à comprendre ce qu'ils étaient vraiment. Ils n'avaient pas lu *Dracula*. Certains des barons gothiques qui semblaient soudainement dans des comas éthyliques impressionnants, le visage livide et la respiration quasiment inaudible, étaient bien nés au moyen-âge. Quand on a côtoyé la mort toute son enfance, on s'étonne un peu moins. Savoir ne leur a pas fait peur : une solution s'offrait à eux pour échapper aux exigences de leurs familles. Plus subtile qu'un suicide.

### *Août 1962*

Vernon s'était réveillé dans un cimetière de campagne, avec pour seuls souvenirs ses dernières heures passées en compagnie de son ami Baptiste. Les rayons du soleil lui faisaient mal aux yeux. Il avait soif. Il savait que sa condition devait rester clandestine. C'est avec un savoir-faire instinctif qu'il saigna sa première brebis,



préférant se repaître pour commencer du sang des animaux, afin de retrouver, sans courir de risque, la compagnie des humains. Ses camarades étudiants virent, un matin de septembre, débarquer un jeune homme à la santé fragile, remarquablement chétif et peu bronzé. Il était d'une timidité ridicule avec les filles, s'exprimait avec une politesse désuète et tenait impérativement à s'inscrire en faculté de Lettres alors qu'il ignorait tout des auteurs à la mode, n'avait jamais entendu parler de Prévert ni de Desnos, savait à peine qui était Jean Cocteau. On pensa qu'il venait d'une campagne lointaine, ce qu'il se débrouilla pour laisser croire, cultivant un mystère pratique. Il avait les yeux verts et une beauté délicate, une peau de jeune fille qui se protégerait du soleil et s'enduirait de crème pour rester pâle toute l'année. Vernon gardait le silence le plus souvent possible. Il apprenait. Il y avait trop de livres qu'il n'avait pas lus, trop de récits qu'il avait oubliés par le seul fait de sa condition. Il lui restait pourtant des bribes. Il connaissait des noms d'auteurs, et il lui suffisait de survoler une œuvre pour se remémorer des impressions passées. Il n'avait plus de sentiments pour sa famille désormais disparue mais il se souvenait de Baptiste comme d'un frère de sang, un compagnon plus dilettante qu'il s'étonnait de ne pas retrouver. Baptiste aurait-il aimé parcourir les rayons étroits de la grande bibliothèque ? Ils auraient pu glaner ensemble les notions historiques qui leur manquaient pour soutenir sans risque une conversation. Dans les dictionnaires, les mots *collaboration* et *résistance* avaient pris une autre signification. Lorsque les étudiants évoquaient la guerre, Baptiste avait d'abord cru qu'il s'agissait de celle de son enfance. Pendant de longues journées, il s'était étonné de la persistance dans les mémoires d'un conflit terminé depuis quarante-quatre ans. C'est en fouinant dans les livres, ces amis doctes et silencieux, nullement inquisiteurs, qu'il avait trouvé les mots *Seconde Guerre Mondiale* assemblés, suivis d'une succession de dates. Il s'agissait d'une accumulation d'informations vertigineuses pour un esprit qui restait âgé de vingt ans à peine. Il devait pourtant rattraper le temps perdu, et seuls ses complices de papier pouvaient l'aider. Ils étaient à la fois providentiels et trop nombreux. Il demanda très vite une carte de bibliothèque, brandissant devant l'employée sa toute nouvelle carte d'étudiant. Cette dernière nota son nom, puis chercha parmi les fichiers.

- Vous n'avez pas celle de l'année dernière ?

- Pardon ? bredouilla Vernon, ses yeux pâles peinant à soutenir le regard étonné de la femme.

- Celle de l'année dernière ? répéta-t-elle.

- Mais je suis en première année ! protesta-t-il.

- Ah non, vous avez réussi votre examen en 192... hésita-t-elle soudain. Euh... Vous avez un homonyme, c'est drôle ! Votre grand-père, peut-être ?

- Oui, se contenta sobrement de répondre Vernon.

- Eh bien ça n'est pas si grave ! se moqua-t-elle joyeusement, devant l'embarras de Vernon. Elle lui montra l'ancienne, aux bords dorés et aux caractères élégants. La nouvelle était bien plus simple.

- C'était plus joli avant, non ? continua-t-elle.



Vernon vacillait presque sous le flot de souvenirs soulevés.

Les mois suivants, il avait réussi à prendre de l'assurance et à communiquer avec ses contemporains, reprenant goût à l'existence, s'amusant des fantaisies de son temps, ravi de pouvoir être jeune à l'époque des Beatles, de susurrer « Hey Jude » et « Michelle » à ses petites copines et de choisir parmi quelques belles rousses sanguines celles qui lui permettraient de guérir l'anémie qui inquiétait parfois ses camarades.

En soixante-huit, il lança quelques slogans naïfs auxquels il ne croyait qu'à moitié, obtint brillamment une thèse de littérature et, l'allure toujours étonnamment juvénile, s'envola pour les Etats-Unis afin de s'y faire oublier.

### *Avril 2005*

Vinciane sent bien que le rythme de son cœur s'accélère. Elle essaie de ne rien laisser paraître. Ce type est un malade, un psychopathe. Il ne faut surtout pas l'énervé. Il paraissait si calme. C'est le plus inquiétant. Trois. Deux. Cinq. Deux. On inspire le temps de trois battements de cœur. On bloque en comptant deux. On souffle en comptant cinq. On s'arrête pendant deux battements. Et puis on recommence. Non, elle ne se mettra pas dans la position du lotus. Ca lui fait mal aux genoux, et d'ailleurs, elle ne trouve pas cette position relaxante. Au moindre danger, on ne peut plus s'enfuir. On reste les pieds coincés sous les cuisses, comme un bonzaï aux racines noueuses.

Baptiste a été bouleversé par son propre geste. Paniqué, il vient de briser le miroir de sa voisine, le jetant violemment sur le sol. Une réminiscence. Un autre miroir, à l'ovale identique mais bien plus grand, accroché au mur. Cette jeune fille, il n'y a pourtant pas longtemps, dans une salle enfumée, qu'il n'avait pas vue s'approcher dans la glace. Les longs cheveux avaient caressé les épaules de l'étudiant. Et puis doucement, tout doucement, comme une piqûre dans le cou, lui qui n'a jamais aimé les piqûres. Baptiste regarde Vinciane fixement. Non, elle ne ressemble pas à cette fille. C'est l'objet qui a effrayé l'étudiant. Baptiste est épuisé. L'anémie qui revient. Il ne veut pas lui faire de mal. C'était presque trop beau. Il avait trouvé une alliée. Ensemble, ils avaient décidé de réviser pour combler leurs lacunes. Lorsqu'il est arrivé, le grand Baptiste, mince et dégingandé, a fait figure d'excentrique parmi ses camarades. Un individu peu loquace, mais sympathique. Il s'est étonné en silence de ce chiffre bizarre, 2005, qui ressemble si peu à une année. Il a trouvé les voitures bruyantes, un peu déçu qu'elles ne volent pas. Le soir, Vernon lui donne des leçons de rattrapage. Le jeune étudiant des années soixante est maintenant chargé de cours, toujours aussi petit et frêle. Il bluffe les étudiants par sa culture immense, aussi bien littéraire, qu'historique et sociale, et ne semble pas plus vieux qu'eux. Il possède en vérité sept thèses de science humaines : deux françaises, deux américaines, une anglaise, une allemande et une russe et termine sa troisième thèse de littérature. Il a été si heureux de retrouver Baptiste ! Ce dernier, vite informé des événements du siècle par son ami, s'est intégré plus rapidement que lui aux autres étudiants. Il connaît les sujets dangereux, ceux qu'il faut éviter d'aborder.



Moins ambitieux que son ami, il compte bien découvrir cette nouvelle époque tel un aventurier une autre Amérique. Il révise donc avec Vinciane, en attendant de se lancer seul dans la ville, de sortir de la fac puis du pays. Il se révèle ainsi, au grand amusement de la jeune fille, totalement inculte en ce qui concerne les œuvres écrites après 1925. Elle le prend pour un snob fantaisiste, qui a sciemment décidé d'ignorer la modernité. Après tout, il y en a d'autres en fac de lettres. Lui, au moins, ne prétend pas tout connaître. Sa présence dans cette bibliothèque la rassure. Il y a trop de livres sur la liste de Vernon, bien plus de livres qu'elle ne pourrait lire. Baptiste s'est toujours montré très calme, alors ce geste brutal, elle ne l'explique pas. Au moment de l'incident, Vernon était en train de ranger un ouvrage dans un rayon. Il assiste à la scène, au silence nerveux des deux protagonistes. Gêné par le trouble soudain de son ami, moins innocent, se souvient-il confusément, que lorsqu'il lui rendait ses billes, étonné par la réaction du professeur. Mais ça, c'était dans une autre vie, une vie dont il parvient grâce à des efforts soutenus, à des recherches, à conserver des bribes. Maintenant, ils ont d'autres priorités.

- Tu perds des forces, lance-t-il à Baptiste, tu ne manges pas assez. Puis, s'adressant à Vinciane :

- Excusez-le, il est très fatigué.

- Je vois, répond la jeune fille d'une voix blanche. De peur que le jeune professeur s'en aille tout de suite, elle le retient avec une remarque sur les livres conseillés.

-Vraiment, il y en a trop, monsieur, nous n'aurons jamais le temps...

- Mais si, on a toujours le temps. Je te laisse avec la jeune fille, ajoute-t-il à l'intention de son ami.

Vinciane ramasse les morceaux du miroir brisé. Elle n'a plus vraiment peur mais n'a pas envie de parler. Elle songe au programme de l'année, bien lourd s'il faut en plus côtoyer des timbrés. Elle ne sait pas qu'elle aura bientôt plus de temps que nécessaire pour lire tous les livres de la bibliothèque. Bien plus de temps que nécessaire.



### *Martyr (Jeanne DAO)*

Pose-moi les questions dont je n'ai pas conscience  
Eveille l'inconscient qui sommeille volontairement  
Que je trouve les réponses  
Le jour du massacre approche  
Dois-je sacrifier mon intégrité  
Pour me libérer ?  
Ouvre ta bouche et suce la souche qui s'offre à toi  
Intensément dérangeant  
Troublant immensément  
J'écoute le sang affluer de tous les côtés  
J'hume l'éclat des sentiments cernés par les tromperies  
Crochetés par les mépris  
Avale l'essence et allume ton être  
De la chaleur du bonheur oublié  
Le mensonge coud délicatement mes yeux  
Cicatrisant les souvenirs  
Le jour du sacrifice miroite  
Dans les mortes pupilles  
Voilant le présent  
Je frissonne et je sais que ma fin est proche

## *De nature hostile (Rachel Gibert)*

Ecrasée par une oppressante voûte glauque,  
Les pieds écorchés par des plantes épineuses,  
qui zèbrent ma peau de blessures douloureuses,  
J'avance avec peine, à chaque pas je suffoque.

Des filets d'eau suppurent le long des sentiers,  
Sous les mousses spongieuses, creusant des sillons  
Dans les flancs montagneux, comme des serpents longs,  
Luisants, qui s'enroulent autour de mes souliers.

Brusquement s'ouvre à moi une vaste clairière.  
Dans ce havre inondé d'une vive lumière,  
J'oublie enfin ce que la nature a d'hostile,

J'oublie son acharnement à bloquer ma route,  
J'oublie la douleur, et le sang qui me dégoûte,  
La boue, la poussière, pour ce jour loin des villes.

## *Le Chat (Rachel Gibert)*

Quel étrange animal que le chat !

En silence, il me suit pas à pas,

Guettant chacun de mes mouvements,

Curieux comme le sont les enfants.

Qu'ils soient bleus, marrons, jaunes ou verts,

Ses yeux ronds, béatement ouverts,

Brillent d'un éclat particulier,

Me donnant l'impression d'être épiée.

Son regard semble fouiller mon âme,

Comme un fauve une carcasse infâme.

Plusieurs fois, croisant ses yeux limpides,

Persuadée que cet être placide,

Sous son doux pelage de félin,

Abrétait un esprit sibyllin,

Je me suis surprise à réprimer

Un frisson de peur irraisonné.



Parfois, j'imagine également,  
Que je rencontre l'œil bienveillant  
De Bastet, la douce déité  
Qui, de loin, semble me protéger.

Mais une angoisse me paralyse :  
Je redoute qu'elle ne réalise,  
En m'observant avec minutie,  
Que je ne mérite que mépris.

### *Le Labyrinthe de l'âme (Rachel Gibert)*

L'âme humaine est emplie de singuliers méandres.  
Quel courage a celui qui voudrait la comprendre,  
Errant d'abord dans des dédales silencieux,  
Où alternent de longs corridors ténébreux,  
  
Et des recoins étroits, percés d'étranges flammes,  
S'effrayant face aux yeux de ces montres infâmes,  
Qui n'ont pas, pour nom, Minotaure, mais Névrose,  
Angoisse, ou obsession ! Tantôt, ils se reposent,





Tantôt on voit, sur leur corps, poindre l'impatience,  
Leurs griffes s'agitent alors avec violence,  
Déchirant les parois de leur antre sensible,  
  
Faisant subir à leur hôte impuissant  
Ces insupportables tourments que seul comprend  
Celui qui a visité ce monde invisible.

### *Le Rossignol (Rachel Gibert)*

Le jour ferme son œil de Cyclope à l'instant  
Où commence à s'élever dans l'air, laissé vide  
Après la sonnerie de l'Angélus, timide  
Et faible, le chant du rossignol s'éveillant.

A ce moment où d'habitude je m'endors,  
Son sifflement intarissable et insipide  
Me force à errer dans le labyrinthe aride  
De l'insomnie. Oh, maudite intrusion sonore !



A l'aube, fatigué, il cesse son concert ;  
Le silence envahi à nouveau l'atmosphère,  
Précédant l'entrée triomphale du soleil.

Un poids imperceptible alourdit mes paupières,  
Puis une douce langueur m'emplit tout entière :  
Je glisse lentement dans un profond sommeil.

## *Je suis celui...(Anakkyn)*

Je suis celui dont le nom évoque la peur  
Lorsque les vieillards usés au terme de leur vie  
Entrevoient mon visage au masque sans couleur  
Ils savent à cet instant que je suis celui...

Je suis celui qui, dans l'ombre, attend sans hâte  
Surveille le moment où je pourrais humer  
L'angoisse à la douce senteur si délicate  
Et au parfum raffiné d'un apeuré

Je suis celui qui étend ses tentacules  
Pour amener à moi, l'essence du défunt  
Et lié ensemble, ces esprits qui gesticulent  
Pressentent que leur fuite est un parcours sans fin

Je suis celui qui ouvre la porte sans retour  
Franchissez le berceau natif de l'oubli  
Vous devrez franchir des chemins sans détour  
Vers l'aurore ou les châtements infinis

## DOSSIER INTERVIEW de MARIE BARILLON par ANAKKYN

Connaissez-vous Marie Barrillon ?

Une jeune auteur, à la forte personnalité et au tempérament de feu. Charmante mais qui ne se laisse pas marcher sur les pieds.

Moi qui travaille quelque fois avec cette jeune femme, j'en sais quelque chose.

Après la lecture de cette interview, vous la connaîtrez un peu plus, et j'espère que cela vous donnera envie de lire ses œuvres.

1) Bonjour Marie, une grande présentation : toi, tes livres

Parler de moi est une chose difficile que je ne sais pas faire. (donc mieux voir la mini bio que j'ai faite sur mon site : <http://mapage.noos.fr/marie.barrillon/biomb.html>)

Par contre, en ce qui concerne mes livres c'est plus simple.

A quinze ans, la passion de l'écriture me gagne mais sans désir d'être publiée. Durant des années, j'ai écrit dans l'ombre, voir même dans le silence.

C'est en 2001, suite à une histoire d'amour difficile qu'est née « La vie suspendue », mon premier livre. C'est de là qu'est venu en moi ce désir de faire publier mes écrits. Je voulais que ce livre voie le jour, comme un témoignage pour ceux se trouvant dans la même situation, car ils y en a énormément à travers le monde.

Ne trouvant pas d'éditeur désireux de me faire confiance, je me suis adressé aux éditions Le Manuscrit. C'était une alternative. Donc en décembre 2004, « La vie suspendue » voit sa première publication.

Ensuite le ton était donné, alors j'ai continué dans cette voie.

En février 2005, c'est au tour de « Leçons de vie » d'être publié, toujours aux éditions Le Manuscrit. Puis en octobre 2007, voit le jour, « Emilie entre fabulations et vérités »

Actuellement, je suis sur la finition de mon prochain roman « Camille, regarde devant toi ! » (Titre provisoire), que j'aimerai pouvoir faire publier courant premier semestre 2009.

En parallèle, je rédige régulièrement, en tant que chroniqueuse, des chroniques de livres pour le magazine du livre pratique, 1001-livres.fr depuis quelques mois.

D'autres projets sont en cours ainsi que d'autres romans dont j'ai déjà réalisé les ébauches.

2) Comment as-tu attrapé le virus de l'écriture ?

J'ai attrapé le virus de l'écriture comme tu le dis, grâce à mon père. De sa part, ce fut involontaire mais aujourd'hui je pense qu'il en est heureux.

Lorsque j'avais quinze ans, je lisais déjà beaucoup. Et parfois même de trop pour une adolescente. Alors que les ado de mon âge sortaient et s'amusaient, moi j'étais dans mon univers : les livres. C'était une échappatoire, ma façon de m'évader de choses que je n'acceptais pas de la vie autour de moi. C'était ma bulle.



Un jour, mon père m'a demandé de lui faire un récit écrit de chacun des livres que j'engloutissais, n'étant pas persuadé que je les comprenais bien tous. C'est ce que j'ai fait. Puis, au fil des lignes, je me suis interrogée sur le fait que si j'étais capable de raconter un livre en résumé avec mes propres mots, alors je pouvais bien être capable d'écrire autre chose de plus concret et personnel.

J'ai donc commencé ainsi mon parcours dans l'écriture. La passion était née. Mon refuge était désormais l'écriture en plus de la lecture. Ce qui m'apportait deux échappatoires possibles, deux refuges. C'était un remède qui soulageait tous les maux. Un exutoire qui donnait une autre couleur à la vie. La meilleure des guérisons. La plus belle des thérapies. Je n'ai jamais cessé d'écrire depuis. Surtout n'inventons pas d'antidote à ce virus là ! (rire)

3) Ton genre littéraire s'inspire-t-il de la vie ?

Oui, en grande partie et très souvent. Je suis très sensible à ce qui se passe autour de moi, de près ou de loin. Même si mes histoires sont complètement imaginaires, il est vrai qu'elles auraient pu être vécues.

4) Te considères-tu comme un écrivain professionnel ?

Non, je ne me considère pas comme un écrivain professionnel. D'ailleurs, je ne m'annonce jamais comme étant écrivain mais auteur. J'y vois une subtilité entre les deux appellations. Je trouve le terme d'auteur plus approprié. Je n'écris pas de la grande littérature et je n'envisage pas non plus de faire de telles comparaisons avec mes écrits.

J'écris par plaisir et passion pour partager ces créations avec mes lecteurs. Je cherche avant tout le plaisir de leur offrir de l'évasion à travers mes histoires, en tout cas au moins autant que j'en ai à les écrire. Je souhaite leur faire oublier le quotidien le temps de quelques pages à travers la vie de mes personnages, et leur permettre de penser à autre chose. De rêver aussi. Parce qu'on n'a plus le temps de rêver, c'est dommage. Le rêve fait partie de la vie et il ne faut jamais cesser de rêver. Oui, je suis une grande rêveuse. Je crois même l'avoir toujours été.

5) Penses-tu qu'il est difficile, voir même impossible, de vivre de ce métier ?

Oui, c'est une évidence. Il est très difficile de vivre de sa plume. Cela ne date pas d'aujourd'hui, ça a toujours été le cas. Bon nombre d'écrivains ont vécu dans la misère et leurs écrits n'ont été reconnus qu'après leur mort.

Seul, un petit panel d'écrivains a cette opportunité, et je dirai même cette chance.

La nuance que je fais entre auteur et écrivain vient probablement de là. Je me dirai peut-être écrivain à part entière si un jour j'ai la chance de vivre de ma plume.

6) Quels sont tes écrivains de chevet ?

Je ne peux pas dire que j'ai un ou plusieurs écrivains de chevet. Mais il est vrai que j'en affectionne certains. Mais là encore, tout est relatif. Toutes sortes de livres d'auteurs différents attirent mon attention. Je peux adorer un titre d'auteur et ne pas aimer le suivant ou le précédent. Par contre, j'ai une attirance



pour les auteurs peu ou non connus, il y en a de très bons, je trouve. Je les privilégie souvent. Internet est très utile dans ce cas, il permet la découverte de ces auteurs.

7) Une dernière question, selon toi qu'est-ce qu'un bon livre ?

Selon moi, il n'y a pas de bons ou de mauvais livres. Tout est affaire de goût en la matière. Un livre qui va me plaire, peut ne pas plaire à mon voisin et inversement. Comme m'a dit un jour Roland Bacri (Ancien journaliste et écrivain), on ne peut pas plaire à tout le monde, mais on plaira toujours à quelqu'un. Je ne juge jamais un auteur sur un de ses livres qui ne m'aurait pas intéressé, car un autre de ses titres peut profondément me plaire. Cela s'est déjà produit.

Le livre qui te convient c'est celui qui te transporte ailleurs et t'apporte une part de rêve. C'est aussi celui que tu pourras lire n'importe où, sans être dérangé par n'importe quel bruit ambiant, parce qu'il t'aura isolé dans la bulle de l'histoire qu'il véhicule en toi.

Merci à toi, Marie Barrillon, pour ce petit moment passé en ta compagnie, et bonne chance pour ton prochain livre.

Liens :

Page auteur chez l'éditeur

<http://www.manuscrit.com/catalogue/auteur.asp?idAuteur=3856>

Mon site

<http://mapage.noos.fr/marie.barrillon/>

Mon blog Spaces.live

<http://bboemilie.home.services.spaces.live.com/>

Mon forum

<http://marie.barrillon.bestoof.com/index.php>

Magazine qui publie mes chroniques

<http://www.1001-livres-culture.fr/Litterature/Romans>

Facebook (Profile)

<http://fr-fr.facebook.com/people/Marie-Barrillon/662159661>

Facebook (Page)

<http://www.facebook.com/pages/Marie-BARRILLON/51623558512>

Facebook (Mon groupe : Auteurs et lecteurs, une même passion : la lecture)

<http://www.facebook.com/group.php?gid=53732012576&ref=nf>

